

LE BRÉSIL

a-t-il réalisé l'harmonie raciale ?

Le voyageur qui séjourne à Bahia, la grande métropole noire du Brésil, en retire deux impressions en apparence contradictoires : il est frappé par la multitude et la force des survivances africaines qui ont si profondément marqué la vie de la cité et par le petit nombre de nègres vraiment « noirs » qu'il rencontre, même aux endroits les plus peuplés. En effet, si presque toute la population de Bahia est de « couleur », les croisements entre blancs, Indiens et noirs ont créé un type original qui finira peut-être par se stabiliser dans cette région sous la forme d'une race nouvelle.

Pour qui est familier des cultes voodoo d'Haïti, rien n'est plus étrange que d'assister à leurs contreparties brésiliennes. Les *orixa* (dieux esprits), les rites, les chants sont à peu de chose près les mêmes, et s'ils diffèrent de ceux d'Haïti, c'est par une saveur plus nettement africaine. On sent à Bahia que la côte d'Afrique n'est éloignée ni dans le temps ni dans l'espace. Cependant, *Baha-lorixa* (prêtres), *mãe de santo* (prêtresses), *filha de santo* (servantes du dieu), sont parfois si clairs de teint qu'on a peine à les considérer comme des noirs.

C'est dans ce prodigieux amalgame que se manifestent le plus nettement, au Brésil, les tendances raciales qui ont prévalu depuis la période coloniale. Celles-ci sont illustrées par une anecdote célèbre que nous raconte Henry Koster, un voyageur anglais. Ayant demandé à un de ses amis si un certain *Capitão-mor* (Gouverneur de province) était mulâtre ou non, il reçut une réponse qui ne manqua pas de le surprendre : « Il était mulâtre autrefois, mais il ne l'est plus. » Prié de s'expliquer sur ce point, son interlocuteur, étonné, s'écria : « Mais un gouverneur de province peut-il donc être mulâtre ? »

Esprit de tolérance, sentiment familial

Ce dialogue résume, à lui seul, la différence essentielle d'attitude envers le problème des races existant au Brésil et dans une partie du monde anglo-saxon. Alors qu'aux Etats-Unis et en Afrique du Sud, les hommes, de couleur, même s'ils n'ont qu'une goutte de sang noir, sont classés comme nègres, au Brésil, la situation sociale a beaucoup plus d'importance que la pigmentation de la peau. En ceci, les Brésiliens se montrent les véritables héritiers des Portugais, pour lesquels le sens racial n'a jamais eu une grande signification et qui se sont croisés très librement avec tous les peuples des pays où ils se sont imposés comme conquérants et colonisateurs.

Dans les colonies portugaises et plus tard dans l'empire brésilien, le sort des esclaves a toujours été plus doux que dans les établissements français ou anglais, car l'Eglise et les traditions juridiques étaient favorables aux esclaves et tendaient à respecter en eux leur dignité d'homme. Aussi, l'émancipation était prônée et considérée comme œuvre pie.

L'absorption se fait du clair au foncé

On possède de multiples exemples de l'ascension rapide des mulâtres et du rôle important qu'ils commencèrent à jouer, dès le XVIII^e siècle, dans la société brésilienne. En fait, ils formaient une sorte de classe moyenne, intermédiaire entre les esclaves et les blancs. Le régime impérial, quoique ayant maintenu l'esclavage, fut indulgent aux mulâtres et les carrières libérales leur étant ouvertes, les plus intelligents d'entre eux y entrèrent, recueillant honneurs et distinctions. Ainsi, nombreux sont les Brésiliens distingués ou illustres qui étaient mulâtres et auraient été classés, ailleurs, comme « nègres ».

Cette ascension des sang-mêlé vers les plus hautes situations intellectuelles et politiques se poursuit toujours et s'il est vrai que le président de la République Nilo Peçanha avait du sang noir dans les veines, c'est le sommet même de la hiérarchie qui a été atteint par les hommes de couleur.

Que la « couleur » ne soit pas, au Brésil, une barrière comparable à celle qui existe dans certaines régions des Etats-Unis, nous en avons la preuve dans l'absorption constante des éléments foncés par ceux de teint plus clair. Comme Donald Pierson l'a fait remarquer dans son livre « *Negroes in Brazil* », les blancs absorbent les mu-

par
Alfred MÉTRAUX



★ A l'époque coloniale, la *Maison du Maître* ou *Casa grande*, entourée de ses cases d'esclaves, a joué un rôle prédominant dans l'évolution de la société brésilienne. La discrimination raciale était assez rare. Le maître pouvait être un mulâtre et l'esclave un métis presque blanc. Ci-dessus une *Maison du Maître* du XIX^e siècle dans l'état de Bahia.



★ Un *caboclo* — métis — du nord du Brésil. Dans ses veines coule le sang de trois races : indienne, noire et blanche.

lâtres et les mulâtres les noirs, phénomène reconnu par l'opinion publique et approuvé par elle. Cependant ce serait une erreur que de vouloir simplifier la réalité brésilienne à l'extrême. Si des mariages interraciaux sont fréquents, ils ont lieu entre individus de même classe sociale et sont rarement conclus entre personnes placées aux extrémités de la gamme des couleurs.

Tout le problème tient dans une chanson

Le Brésil peut donc être donné en exemple comme un pays où les rapports entre races sont relativement harmonieux, mais il serait excessif d'affirmer que le préjugé de race y est inconnu. Un certain nombre d'écrivains brésiliens n'ont pas caché leur pessimisme racial en ce qui concerne les noirs. Le folklore brésilien contient même une série de proverbes raciaux dans lesquels, notamment, on



★ *Meu Negrinho*. L'expression *meu Negro* (mon Nègre) et ses variantes *meu Nego* et *meu Negrinho*, sont utilisées au Brésil, même par les Blancs s'adressant à d'autres Blancs, pour exprimer la tendresse. Les lettres de l'époque coloniale se terminaient souvent par la formule „*Saudoso prima e muito seu negro*” (Votre cousin et Nègre affectueux).

Déçus d'être pauvres plus que d'être noirs

UNE autre ombre au tableau traditionnel des relations raciales au Brésil nous est fournie par le réveil d'un véritable racisme dans les classes ouvrières de villes comme São-Paulo et Rio-de-Janeiro. Ses origines sont économiques, car il exprime la crainte de la concurrence que représente, chez les ouvriers blancs, l'arrivée d'un prolétariat non qualifié désertant les zones rurales pour répondre aux appels d'une industrie en pleine évolution.

Que l'on prenne garde cependant. Le jugement formulé en termes racistes n'est souvent que l'expression d'un sentiment de classe. En raison de la date récente de la libération des esclaves : 1888, les gens de « couleur » se trouvent surtout dans les classes socialement inférieures et constituent le prolétariat urbain et rural. Aussi, la notion d'homme du peuple est trop souvent associée à celle de « couleur ». Un homme de couleur risque de souffrir d'une condescendance, empreinte de mépris, venant de gens plus instruits et plus raffinés que lui, mais c'est aussi en vertu de cette même prédominance de l'esprit de classe qu'un homme de couleur riche ou instruit sera « blanchi ».

Situation envisagée avec confiance

NEANMOINS, si tout n'est pas parfait au Brésil en matière de relations raciales, les antagonismes que nous venons de signaler ne peuvent pas soulever de graves problèmes.

Le préjugé racial, même s'il existe dans sa forme pure, est réprouvé par la morale courante et considéré comme contraire à l'idéal humain dont s'inspirent les Brésiliens comme les Américains. La force de la tradition a ainsi facilité, au Brésil, la solution du dilemme. Les intellectuels de ce pays tirent fierté de la démocratie raciale qu'ils croient avoir réalisée, et aucun candidat aux charges publiques n'oserait aujourd'hui faire étalage de sentiments racistes.

Le gouvernement brésilien a toujours été opposé aux préjugés et à la discrimination raciale. Déjà au temps de l'empire, en pleine ère esclavagiste, il n'était pas considéré décent d'étaler au grand jour de telles antipathies. L'aventure dont le grand architecte mulâtre, André Rebouca, a été le héros, sous le règne de Pedro II, le confirme : invité à un bal de la cour, il se tenait dans l'embrasure d'une fenêtre n'osant regarder les danseurs et se sentant ignoré volontairement par eux quand l'impératrice, ayant remarqué son embarras, le fit chercher pour lui demander de danser avec elle.

Cet ensemble de faits explique pourquoi l'UNESCO a pris récemment l'initiative d'une grande enquête au Brésil, sur les facteurs psychologiques, sociaux et économiques qui expliquent la nature des relations raciales dans ce pays. La réaction des sociologues brésiliens, qui ont demandé à explorer tous les aspects favorables et défavorables de la question, révèle le sentiment de confiance avec lequel tout citoyen brésilien peut envisager la situation raciale dans son pays.

refuse d'employer pour les noirs les verbes ou les adjectifs dont on use pour les autres êtres humains.

Une chanson très connue traduit ce préjugé latent :

*Negro era o olhar de Maria
E a barba de Sao José,
Só branco não que se preto,
Mulato também não que.*

Il s'agit d'un nègre qui énumère toutes les bonnes choses qui sont noires — le café, la jaboticaba, les yeux de Marie, la barbe de saint Joseph, mais qui constate, non sans ironie, que « seul le blanc ne veut pas être noir et le mulâtre non plus ».

Ces points n'empêchent pas les gens du peuple de faire bon ménage malgré les différences de pigmentation. Mais à mesure que l'on monte dans l'échelle sociale, les manifestations concrètes du préjugé racial se multiplient. Elles ne sont jamais cyniques, mais reposent sur des conventions tacites, des sortes de « gentlemen's agreements » conclus au détriment des noirs.